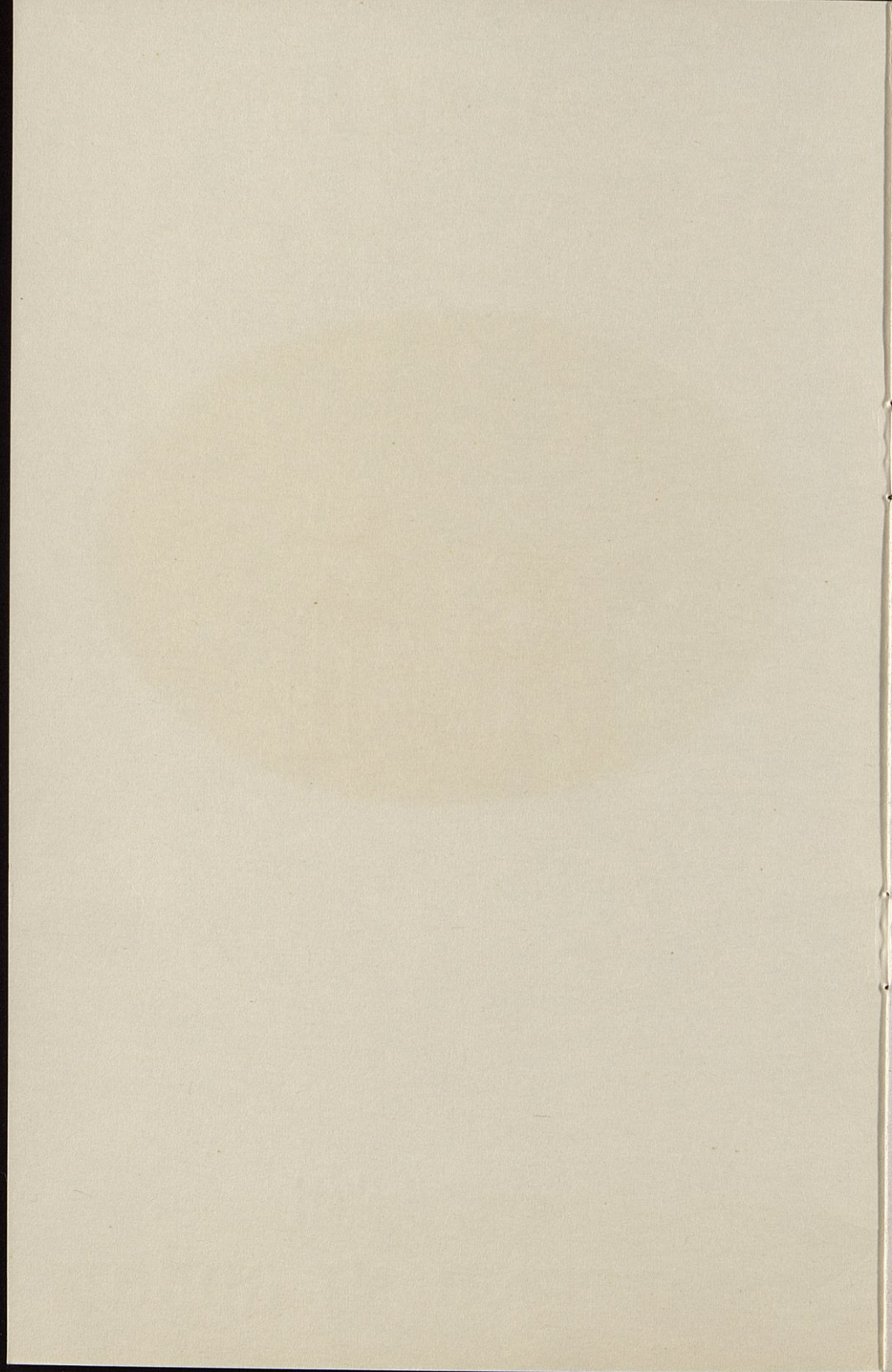
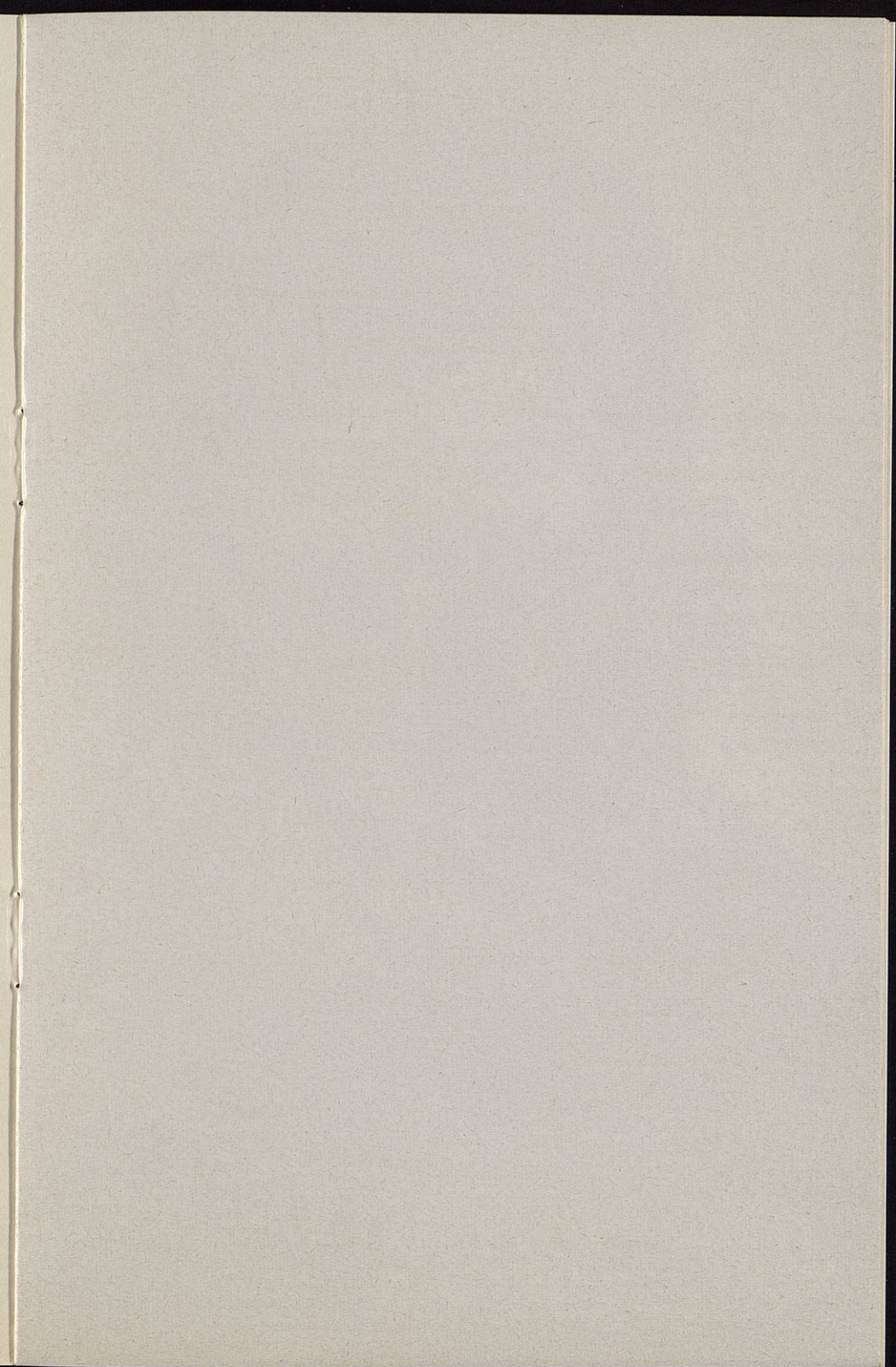


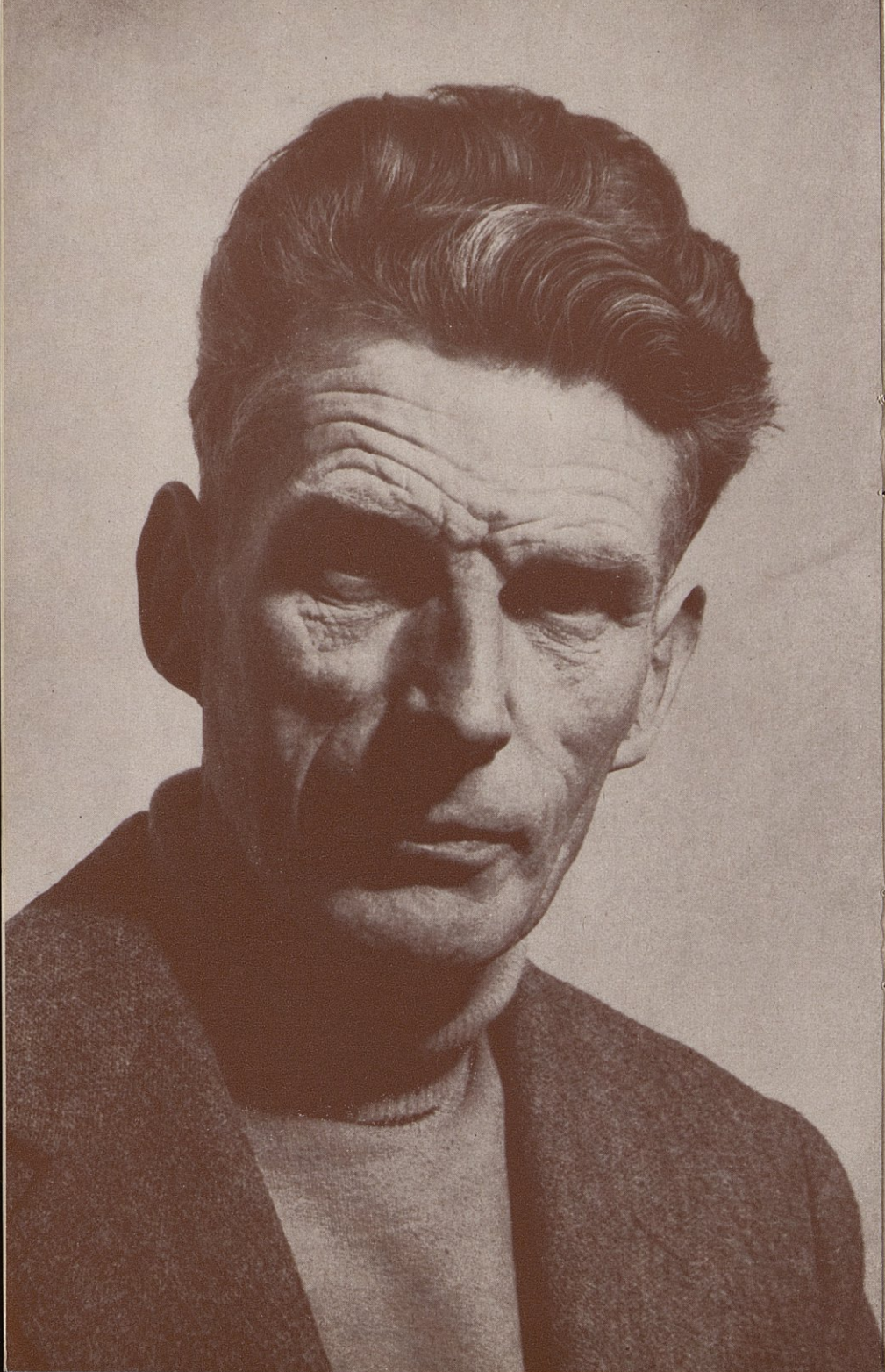
COMEDIE DES ALPES



Samuel Beckett
EN ATTENDANT GODOT







en attendant godot

« Route à la campagne, avec arbre.

« Soir.

« Estragon, assis par terre, essaie d'enlever sa chaussure. Il s'y acharne des deux mains, en ahanant. Il s'arrête, à bout de forces, se repose en haletant, recommence... »

Voici le miroir que nous tend ce soir Samuel Beckett.

Si nous sommes venus voir des acteurs jouer des personnages, nous les chercherons en vain. Les pantins dépenaillés qui se débattront tout à l'heure avec leur chapeau et leurs chaussures ne donneront pas le spectacle réconfortant et drolatique d'une misère exotique et pittoresque. Aucun réalisme ici, ces mendiants n'existent pas. Le miroir de Beckett ne reflète pas les personnages de la comédie quotidienne et multiple de la cloche et de la route.

Il n'y a rien à voir en dehors de nous-mêmes. La vie s'arrête ici, le voyage s'interrompt, spectateur, ce n'est pas une scène qui s'ouvre, c'est un gouffre où nous ne sommes plus qu'un néant qui se cherche et ne se trouve pas.

Nous attendons Godot. Voilà la vérité de Beckett. En attendant, nos vies sont agitées, occupées, le temps passe. Nous faisons nos exercices « d'assouplissement, de relaxation, de circumduction, pour nous réchauffer, pour nous calmer ». Mais nous sommes des ombres, parce que nous attendons Godot.

Quelque chose arrivera qui remplira la vie. Pour de vrai. Pour de bon. Alors, en attendant, on s'occupe. Mais on s'ennuie et nos plus grandes affaires ne valent pas plus cher que les souliers d'Estragon. Il s'agit d'attendre en se calmant et en s'occupant. Ombre affairée, ombre cruelle, ombre sordide, ombre pitoyable, l'homme ne fait rien, l'homme ne dit rien, n'est rien.

Godot a confisqué l'être et le bonheur. Nous attendons de lui qu'il soit Dieu, qu'il soit l'avenir, ce que nous n'osons plus faire nous-même. Godot est notre lâcheté, notre néant.

Et que nous a-t-il promis ? Rien. Godot n'a rien promis.

Il a donné un vague rendez-vous, qu'il repousse toujours. « Ce soir, on couchera peut-être chez lui, au chaud, au sec, le ventre plein, sur la paille. Ça vaut la peine qu'on attende, non ? »

Au chaud, au sec, la paille : le paradis.

Cela vaut-il la peine d'attendre ? Je rêve d'un Estragon et d'un Vladimir qui attendraient Godot, le soir au bord de la route, pour l'assommer. Innocents et cupides, Estragon et Vladimir sont effleurés d'une dernière tendresse, parce qu'ils ne sont pas morts et clos comme Pozzo et Lucky.

Faut-il les souhaiter révoltés, faut-il souhaiter qu'ils disent très haut « nous sommes des hommes », ces ombres peuvent-elles devenir des hommes et nous renvoyer notre image courageuse ?

Faut-il tuer Godot ? Faut-il attendre Godot ? C'est nous qui jouons ce soir.

Benjamin FABRE.

samuel beckett

Samuel BECKETT est né à Dublin en 1906, dans une famille protestante de la classe moyenne irlandaise.

Il dira plus tard qu'il fut élevé « presque en Quaker ».

Entré, à 14 ans, à la Portora Royal School, collègue traditionnaliste dont Oscar Wilde avait été le pensionnaire, BECKETT s'y révèle un élève brillant et populaire pour ses succès sportifs.

En 1923, il devient étudiant au Trinity College de l'université de Dublin, étudie le français et l'italien et passe sa licence ès-lettres en 1927. Sa connaissance du français est déjà si parfaite qu'il est envoyé pour deux ans à Paris comme lecteur à l'Ecole normale supérieure de la rue d'Ulm.

C'est alors, à Paris, que se situe sa rencontre avec James Joyce, dont il devient l'un des familiers. Il participe à la rédaction d'un volume de critique sur son œuvre. A la même époque, un poème sur le temps lui vaut un prix littéraire.

En 1930, il est de retour à Dublin, au Trinity College, où il enseigne les langues romanes. Il obtient son doctorat ès-lettres. Son essai sur Proust paraît en 1931.

Il abandonne bientôt l'enseignement pour écrire et pour voyager en Angleterre, en France, en Allemagne, avant de se fixer finalement à Paris, en 1938. Son premier roman, « Murphy », vient de paraître à Londres.

Il passe une partie de la guerre à Paris, où il se joint à un réseau de Résistance, puis dans une ferme du Vaucluse. A la fin de 1945, il est de retour à Paris et s'y installe définitivement.

Il commence alors à écrire en français et, pendant cinq années, produit une série d'œuvres capitales.

Après deux nouveaux romans, « Molloy » et « Malone meurt », sa pièce « En attendant Godot », montée par

Roger Blin au Théâtre de Babylone, en 1953, le rend d'un seul coup célèbre. La pièce est jouée plus d'un an à Paris, traduite dans toutes les langues, représentée dans le monde entier.

En 1953, paraît un roman, « l'Innommable » ; en 1955, « Nouvelles et Textes pour rien ». Sa seconde pièce, « Fin de partie » est créée en 1957, toujours par Roger Blin. Suivent deux pièces radiophoniques, « Tous ceux qui tombent » et « Cendres » et, en 1960, « La dernière bande ». Après un autre roman, « Comment c'est », paru en 1961, la pièce « Jours heureux » est créée à New-York, avant de devenir, en 1963, sous le titre « Oh ! les beaux jours », un autre grand succès théâtral de Beckett, joué à l'Odéon Théâtre de France par Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault dans une mise en scène de Roger Blin. Une dernière pièce, « Comédie », est bientôt adaptée au cinéma, que Samuel Beckett devait aborder de plus près avec la réalisation d'un scénario original interprété par le grand comédien du temps du cinéma muet, Buster Keaton.

Mon cher Lesage,

Naturellement vous avez mon acceptation complète pour votre projet de monter « En attendant Godot », sans limitation d'aucune sorte, dans le cadre de vos activités, tournées régionales, etc...

J'ai pu, un certain temps, réserver quelques droits quand la troupe créatrice était appelée en tournée ou lors de la reprise à l'Odéon de l'an dernier, mais n'ai aucune raison de m'asseoir éternellement dessus, surtout vis-à-vis d'entreprises comme la Comédie des Alpes. En dehors du succès que je vous souhaite, le seul désir que je puisse formuler est, entre nous, que le côté comique, voir clownesque, de la pièce, ne soit pas sacrifié. Sa signification profonde n'en ressort que mieux et l'émotion. J'ai vu trop, à l'étranger, de « Godots » tirés vers une chialerie insupportable.

Pardonnez-moi ce petit grain de sel. Je suis persuadé que nous sommes d'accord.

Encore une fois, bonne chance, mon cher Lesage, et mon plus cordial salut à vos camarades et à vous.

Roger BLIN
créateur
de **en attendant**
Godot
écrit à
René LESAGE

1^{er} septembre 1962

Roger BLIN.

« Quand Alan Schneider, qui fit la première mise en scène américaine de « En attendant Godot », demanda à BECKETT qui était ou que signifiait Godot, la réponse fut : si je le savais, je l'aurais dit dans la pièce. »

Cité par Martin ESSELIN
dans « Théâtre de l'Absurde ».

distribution

ESTRAGON	Jean RODIEN
VLADIMIR	René LESAGE
LUCKY	Pierre JULIEN
POZZO	Raoul MARCO
UN GARÇON	Alain VIGUIER

samuel beckett

jugé par ses contemporains

Cette histoire presque sans paroles exprime avec une vigueur inouïe ce que nous pensons que jamais une voix humaine contemporaine n'aurait été capable de crier. Par la bouche des misérables héros mis en scène par Samuel Beckett, s'exhalait le soupir d'horreur muette que l'humanité retenait depuis des années.

EN ATTENDANT GODOT est avant tout cela : une œuvre de constat, qui dresse pour l'humanité l'itinéraire d'une sorte de voyage au bout de la nuit, voyage presque immobile où l'homme oscille de la révolte au découragement, de l'amertume à la déception, et subit l'épreuve atroce de l'attente sans espoir.

Estragon et Vladimir ne peuvent qu'émouvoir et effrayer partout où des hommes vivent et attendent ils ne savent du tout quoi. L'attente — et elle peut prendre soit la forme d'une espérance précise, soit celle d'une simple angoisse — est ici réduite à son état pur.

Vladimir et Estragon sont les symboles mêmes d'un état d'attente qui devient dérisoire, et qui n'en est que plus tragique, parce qu'il ne comporte à aucun moment le renoncement à l'attente, ce serait le désespoir — et le désespoir peut engendrer l'action, peut faire naître la volonté de partir, d'aller voir ailleurs... Mais ils ne le font pas. Il faut bien qu'ils attendent Godot.

Cette occupation, qui est vraiment la moindre occupation, suffit à leur donner l'impression de vivre.

Poème clownesque, cruellement drôle, grand lamento de la solitude, de l'attente d'un Dieu qui ne viendra jamais, parabole de la vie qui n'est jamais qu'un simulacre de vie...

**Pierre-Aimé
TOUCHARD**
« La Revue
de Paris »

Février 1961

**Jacques
LEMARCHAND**
« Le Figaro
Littéraire »

13 mai 1961

**Renée
SAUREL**



**Eugène
IONESCO**

Beckett est essentiellement tragique. Tragique, parce que, justement, chez lui, c'est la totalité de la condition humaine qui entre en jeu et non pas l'homme de telle ou telle société, ni l'homme vu à travers et aliéné par une certaine idéologie qui, à la fois, simplifie et ampute la réalité historique et métaphysique, la réalité authentique dans laquelle l'homme est intégré.

Que l'on soit pessimiste ou optimiste, c'est un problème. L'important, la vérité, c'est que l'homme apparaisse dans ses dimensions, ses profondeurs multiples.

**Pierre
MARCABRU**

1961

Ce qui domine, c'est une horreur physique, et non pas métaphysique, de la condition humaine. Tout est charnellement ressenti. On a là un petit précis de la décomposition des corps. Quant aux symboles, trop évidents, ce ne sont que des leurres. C'est au niveau de l'écriture que tout se joue.

Ce n'est point Pascal mais Joyce qui tient la main. La liberté du langage, ses désordres, ses folies calculées et ce prodigieux équilibre des mots, c'est à Joyce qu'on les doit.

La farce métaphysique à rendu au théâtre la dignité d'un rite. L'anti-héros qui est le protagoniste du théâtre d'avant-garde, le héros malgré lui, le clochard, le clown, l'éclopé qui subit courageusement son absurde situation entre deux abîmes, est le type par excellence de notre époque comme l'homme de qualité était celui du dix-septième siècle, et l'homme sensible celui des Romantiques. Le théâtre abstrait est l'unique forme conforme à notre époque, et Beckett une des voix les plus authentiques.

**Rosette
LAMONT**

1963

Toute l'œuvre de Beckett pourrait porter le titre de l'une de ses pièces : FIN DE PARTIE, et s'il fallait en tirer une définition de l'homme, on retiendrait volontiers celle-ci : l'homme est l'être qui, tout en étant condamné à finir ne peut pourtant pas « en finir ».

**Bernard
PINGAUD**

Si Dieu est mort, ou absent, si ses messagers ne sont jamais les mêmes, incertains de l'avoir vu, oublieux de ce qu'ils ont à communiquer, l'unique rédemption serait cette attente même, absurde peut-être, et vaine sans doute, mais noble aussi, don précieux de l'être humain qui ne cesse d'espérer.

**Rosette
LAMONT**

1963

Génie ironique, charmeur subtil, humoriste auprès duquel les humoristes réputés noirs font pâle figure, champion du Rien porté à la hauteur du Tout, et réciproquement, conquérant gigantesque d'une réalité insaisissable, il nous a entraînés à sa suite dans sa fameuse forêt. Nous n'en sortirons, nous aussi, que sur les coudes et les genoux. Cela demandera des années.

**Maurice
NADEAU
« Combat »**

12 avril 1951

saison 1967-1968

2 octobre	Albertville
3 octobre	Thonon
4 octobre	Vienne
5 octobre	Valence
6 octobre	Le Puy
7 octobre	Annonay
10 octobre	Romans
11 octobre	Saint-Marcellin
12 octobre	Lons-le-Saunier
13, 14 octobre	Besançon
16 octobre	Dôle
18 octobre	Montceau-les-Mines
19 octobre	Chalon-sur-Saône
20 octobre	Nevers
21 octobre	Le Creusot
24 octobre	Chalon-sur-Marne
25, 26, 27, 28 octobre	Amiens
30 octobre	Beaune
31 octobre	Saint-Hilaire-du-Touvet

**en
attendant
godot
de beckett**

tournée
en france

du 4 au 15 février représentations à Grenoble
à l'occasion
des Jeux olympiques

entre le 20 février et le 15 avril représentations dans
les universités américaines
Tournée officielle
organisée
par le « Tréteau de Paris »
sous les auspices
du Gouvernement français.

Tournée en Algérie :

Oran, Tlemcen, Sidi Bel Abbès, Alger, Bougie,
Skiddan, Constantine, Anaba.

**les musiques
magiques
de c. dasté**

spectacle pour enfants

du 15 novembre à fin décembre, rue du Lycée :

« Une lettre perdue », de Caragiale

A la Maison de la Culture, en février :

« 6 810 000 litres d'eau par seconde »

de Michel Butor (création)

En mars : « L'Étourdi »

(Tournée en France avril, mai.)

**en outre
seront présentés
à grenoble**

